

Christian de Montlibert

Recension de quelques livres récents sur la division sexuée du travail.

Regards sociologiques n°52

Alonzo Ph., *Femmes employées. La construction sociale sexuée du salariat*, Paris, L'Harmattan, 1996.

Avril Ch., *Les aides à domicile : un autre monde populaire*, Paris, La dispute, 2014, Postface d'Olivier Schwartz.

Benquet M., *Les damnées de la caisse, grève dans un hypermarché*, Broissieux, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2011.

Blunden K., *Le travail et la vertu. Femmes au foyer : une mystification de la Révolution industrielle*, Paris, Payot, 1982.

Dussuet A., *Logiques domestiques ; essai sur les représentations du travail domestique chez les femmes actives de milieu populaire*, Paris, Editions l'Harmattan, 1997.

Federici S., *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Marseille, Genève, Paris, Senonevero, Entremonde, 2014, Traduit de l'anglais par le collectif Senonevero, Traduction revue et complétée par Julien Guazzini.

Gallot F., *En découdre ; comment les ouvrières ont révolutionné le travail et la société*, Paris, La Découverte, 2015.

Kergoat D., les absentes de l'histoire, In Azémar G.P., (dir.), *Ouvriers, ouvrières, un continent morcelé et silencieux*, Paris, éditions autrement, 1992, n°126, pp 73-83.

Monchatre S., *Etes- vous qualifié pour servir ?* Paris, La dispute, 2010.

Skeggs B., *Des femmes respectables, Classe et genre en milieu populaire*, Marseille, Agone, 2015 (1^{ère} édition 1997), Traduit de l'anglais et postfacé par Marie-Pierre Pouly, Préface d'Anne-Marie Devreux.

Norbert Elias portait un jugement très sévère sur les études sociologiques d'aujourd'hui lorsqu'il affirmait que les sociologues sont « victimes d'un mouvement de retrait dans le présent (au sens étroit du terme) » et que « leur champ de vision n'a cessé de se rétrécir... »¹. Cette recension de quelques ouvrages, loin d'être exhaustive, - je me suis attaché à des ouvrages relativement récents dont j'avais connaissance - est, d'une certaine façon, guidée par une réaction à ces propos. Elle vise à saisir les transformations qui ont affectées les conditions d'existence des femmes et tout particulièrement le passage d'une situation où la situation de classe l'emporte (les femmes qui

¹ Elias N., *La dynamique sociale de la conscience, sociologie de la connaissance et des sciences*, Paris, la Découverte, 2016 traduction de l'anglais par Marc Joly, Delphine Moraldo, Marianne Woollven, traduction de l'allemand par Hélène Leclerc ; édition et présentation par Marc Joly, préface de Bernard Lahire.

travaillaient appartenait, majoritairement, aux classes paysannes et ouvrières) à une situation dans laquelle de supposées « compétences féminines », différentes de celles prêtées aux hommes, déterminent leur emploi. L'Histoire² permet de mieux saisir les dynamiques qui caractérisent la situation des femmes et l'emploi féminin tel que l'étudient les sociologues aujourd'hui. Pour comprendre la double journée de travail des femmes salariées encore faut-il comprendre, auparavant, leur assignation au rôle de femme au foyer. Pour comprendre le cantonnement des femmes dans des emplois d'aide maternelle, de serveuse ou de caissière de grands magasins encore faut-il saisir en quoi l'éducation, la santé, le service domestique ont-ils été considérés comme leur apanage et en quoi leur formation scolaire et professionnelle conduit à ces emplois. Pour expliquer qu'au début de l'industrialisation le taux d'activité des femmes soit important puis décroisse dans la première moitié du XX^e siècle pour s'accroître à nouveau à partir des années 60-70 jusqu'à atteindre, en 2015, 83%, (alors qu'il est de 93 % chez les hommes) encore faut-il objectiver les raisons qui contribuent à cette variation. Les études, menées en France par des historiennes, permettent de bien saisir, à chaque période, les taux d'activité par secteurs industriels, et de les rapporter aux conditions d'existence des femmes et aux effets des luttes pour l'émancipation etc. Reste à comprendre les processus sociaux qui contribuent, pour les classes moyennes surtout, à la réduction de l'espace d'activité au seul foyer domestique³ et qui étendent lentement leurs effets aux classes populaires. Rien ne montre mieux ce resserrement sur le foyer domestique que les enquêtes historiques menées à Orléans par Antoine Prost⁴ où, en 1911, 46% des femmes d'ouvriers sont « femmes au foyer », plus souvent d'ailleurs lorsque la situation du couple est institutionnalisée par le mariage et lorsque le mari est ouvrier qualifié ce qui laisse penser que le mouvement va des classes supérieures aux classes moyennes puis aux classes populaires. Ce phénomène semble bien s'étendre jusqu'au milieu du XX^e siècle. Vers 1960, comme Rémi Lenoir⁵ l'a bien montré, une sorte de renversement s'opère : les femmes des classes dominantes puis des classes moyennes poursuivent leurs études en plus grand nombre et bien au-delà de ce qu'il était habituel de faire et occupent ensuite des emplois qualifiés. Elles seront suivies par les femmes des couches populaires qui, entre 1962 et 1964, accèdent en masse au marché du travail au point qu'aujourd'hui, et à l'inverse du XIX^e siècle, les femmes non diplômées sont les plus nombreuses à ne pas avoir d'activité professionnelle⁶. D'une certaine façon tout s'est passé comme si, d'une part, accéder à l'emploi était devenu un moyen d'améliorer les conditions d'existence et que, dans le cadre d'une domination masculine sachant se réorganiser pour se maintenir, l'emploi féminin avait remplacé la femme au foyer comme signe distinctif (il suffit de comparer, toutes conditions étant égales par ailleurs, les modes de vie d'un couple où les deux conjoints travaillent au mode de vie d'un couple où un seul des conjoints

² Duby Georges, Perrot Michelle, *Femmes et Histoire*, Paris, Plon, 1993.

³ Voir entre autres : Battagliola Fr., *Histoire du travail des femmes*, Paris, La découverte et Syros, 2000. Dubesset M., Zancarini-Fournel M., *Parcours de femmes/réalités et représentations. Saint -Etienne : 1880-1950*. Lyon, Presses universitaires de Lyon, 1993. Perrot M., Où en est l'histoire des femmes ?, *Cahiers du Centre de Recherches Historiques*, Communication au colloque d'Aix en Provence, Juin 1975, <http://ccrh.revues.org/3067> ; DOI : 10.4000/ccrh.3067; Perrot M., Vies ouvrières, in Nora P., (dir.), *Les lieux de mémoire*, vol.3, *De l'archive à l'emblème*, Paris, Gallimard, pp.87-129. Schweitzer S., *Les femmes ont toujours travaillé. Une histoire du travail des femmes aux XIX^e et XX^e siècles*, Paris, Odile Jacob, 2002. Thébaud Fr., *Ecrire l'histoire des femmes et du genre*, Lyon, ENS éditions, 2007. Zancarini-Fournel M., *Histoire des femmes en France, XIX^e-XX^e siècle*. Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2005.

⁴ Prost A., les ouvriers orléanais dans leurs quartiers en 1911, IN Garden M., Lequin Y., *Habiter la ville, XV^e-XX^e siècles*, Lyon, Presses universitaires de Lyon, pp.203-222.

⁵ Lenoir R., L'effondrement des bases sociales du familialisme, *Actes de la recherche en sciences sociales*, 1985, n° 57-58, pp. 69-88.

⁶ Djider Z., Huit femmes au foyer sur dix ont eu un emploi par le passé, *INSEE Première*, aout 2013, n° 1463,

a un emploi pour le comprendre). Reste que cette logique globale mérite d'être nuancée et diversifiée en fonction des situations des différentes couches sociales.

Les sciences sociales, depuis longtemps, analysent la division sexuée du travail comme le montrent les travaux de Madeleine Guilbert⁷ et d'Andrée Michel⁸ après la deuxième guerre mondiale. Elles ont souligné le fait que la domination des dirigeants d'entreprises a toujours profité de la situation doublement dominée des femmes des milieux populaires pour minorer le prix de leur force de travail d'une part et pour les soumettre à une exploitation accentuée d'autre part. Aujourd'hui, (les travaux de Rose-Marie Lagrave⁹, de Margaret Maruani¹⁰, entre autres, en témoignent), les sciences sociales insistent peut-être plus sur le fait que cette domination se double d'une répartition dans la division du travail social qui prend en compte une dimension « genrée » exploitant à son avantage des « compétences » attribuées à des « spécificités féminines » dans leur différenciation des « spécificités masculines ». Tout se passe comme si l'appréciation des qualités des uns suscitait une relative dépréciation des qualités des autres. En somme l'exploitation des femmes salariées ne trouverait pas ses seules raisons d'être dans la seule domination du capital sur un salariat peu qualifié mais, plus subtilement, trouverait des justifications dans la domination masculine. Plus, peut-être encore, la domination économique salariale masquerait une domination « genrée » qui trouverait une de ses sources dans la domination domestique.

De telles analyses supposent de mieux comprendre le rapport des femmes des milieux populaires avec le travail salarié. Sachant que les salaires sont toujours inférieurs au coût de la vie on comprend, comme y insistait déjà Marx, que les femmes et les enfants aient été obligés au travail. **Danièle Kerkoat**¹¹ s'emploie à montrer les effets des transformations récentes de l'économie capitaliste sur l'emploi des femmes. Au milieu des années soixante dix le nombre de femmes salariées avait certes augmenté mais la distribution des femmes dans l'emploi ne changeait guère : « *les ghettos féminins perduraient (habillement, industries électriques et électroniques, textile), la ségrégation des postes de travail perdurait (il y avait de usines de femmes, des ateliers de femmes, des postes de travail féminins), la qualification restait basse et l'écart hommes / femmes, en la matière, allait croissant.* » Mais à partir de la décennie 1990 les choses changent. Tout se passe comme si, en même temps que l'industrie perdait des emplois au profit des services et du commerce, la division sexuée du travail se modifiait. En sus d'une division hiérarchique –aux femmes les emplois les moins qualifiés, aux hommes les postes de travail plus qualifiés – une spécialisation semble s'opérer. On suppose que les femmes ont des compétences particulières qui justifient leur emploi dans certains secteurs et leur soumission à certaines formes de travail. Certes ce changement est progressif : ainsi alors que, dans l'industrie, les hommes connaissent plus souvent des régimes de flexibilité, les femmes restent soumises à la taylorisation. Ailleurs, alors que les hommes voient plus souvent leur emploi s'enrichir de tâches plus variées reconnues dans les qualifications et légitimées par des diplômes, les femmes connaissant les emplois atypiques et subissent une

⁷ Guilbert M., Le travail des femmes, *Revue française du travail*, 1946, n°8, pp.663-671. Guilbert M., Résultats de l'enquête sur le travail des femmes salariées, *Revue française du travail*, 1946, n°9, pp.790-863. Guilbert M., L'évolution des effectifs du travail féminin en France depuis 1866, *Revue française du travail*, 1947, n°18, pp.754-777.

⁸ Michel A., *Famille, industrialisation, logement*, Paris, Editions du CNRS, 1959,

⁹ Lagrave R.-M., Recherches féministes ou recherches sur les femmes, *Actes de la recherche en Sciences sociales*, 1990, n°83, pp.27-39

¹⁰ Maruani M., *Travail et emploi des femmes*, Paris, La découverte, 2000.

¹¹ Kerkoat D., les absentes de l'histoire, In Azémar G.P., (dir.), *Ouvriers, ouvrières, un continent morcelé et silencieux*, Paris, éditions autrement , n°126, 1992, pp 73-83.

exigence de polyvalence (sous entendu « les femmes ont l'habitude de mener à bien de multiples tâches ») sans reconnaissance d'une nouvelle qualification.

Cette analyse est confirmée par **Philippe Alonzo**¹² qui, en choisissant comme point de vue d'analyse la catégorie des femmes employées, remarque qu'elles n'ont pas du tout les mêmes conditions de travail que les hommes employés. Deux mots, écrit –il, organisent le travail masculin, « *extériorité et autonomie* » et par opposition définissent ce que ne sera pas le travail féminin. Les emplois masculins « *échappent à toutes tentatives de codification, de programmation, d'imposition de règles de commandement strictes* ». Philippe Alonzo ajoute que « *Même si ce processus [différenciation du travail masculin du travail féminin] n'est pas toujours conscient, il produit inmanquablement l'exclusion des femmes des emplois que les hommes « se réservent » et qui de ce fait peuvent continuer d'exister comme « professions masculines » porteuses d'une image masculine (l'extériorité en opposition à l'intériorité, la notion de danger et de conflit s'opposant à l'idéologie et au stéréotype de la douceur et du manque de combativité des femmes, la charge de responsabilité par rapport au soi-disant manque d'ambition des femmes, enfin la charge de travail et son imprévisibilité jugée incompatible avec le peu de disponibilité dont les femmes feraient preuve).* »

Cette attribution de qualités spécifiques aux femmes n'est pas propre aux classes populaires. Nombre d'enquêtes récentes le montrent. Ainsi, dans la presse économique, avec souvent un niveau d'études plus élevé que celui des hommes, les journalistes femmes se voient, plus souvent, confier les rubriques du textile, de la mode, de la consommation etc. et, très rarement, celle de l'automobile¹³. De la même façon, dans le secteur des entreprises privées, les femmes sont plus nombreuses à faire carrière dans « le relationnel » (les relations humaines, la formation, les médias, les cabinets de conseil) et les activités culturelles où « leur sensibilité », « leurs sens esthétique », « leurs capacités d'écoute » doivent trouver pleinement à s'épanouir¹⁴. Il est vrai que la vie domestique occupe une place importante dans l'organisation du temps des femmes des « milieux populaires » comme **Annie Dussuet**¹⁵ qui poursuit, elle aussi, cette étude de la diversification le montre bien. Une sorte de double division du travail est au cœur des conditions d'existence des femmes salariées des « milieux populaires ». Elles se trouvent en position d'infériorité redoublée dans le rapport salarial : en tant qu'exécutante d'abord, en tant que femme ensuite. Elles subissent en quelque sorte une double domination. Sachant qu'elles n'ont pas les moyens financiers qui leur seraient nécessaires pour employer une aide domestique ou pour externaliser une partie des tâches, elles doivent faire elles-mêmes. L'auteure analyse ce rapport de domination en distinguant trois types de tâches : les activités qui visent l'autoproduction, les activités de consommation et d'entretien, les activités de « service » aux autres. Chacune de ces activités n'est pas perçue de la même façon : si le temps de ménage est plutôt dévalué, le temps de service aux enfants apparaît plutôt positivement. Reste que, de manière générale, elles sont nombreuses à penser que le temps domestique est un temps caché, invisible, « *personne ne s'en aperçoit* » quand ce n'est pas un temps nié comme temps de travail. Ce travail domestique est pour toutes, qu'elles l'acceptent ou, pour quelques unes, qu'elles le refusent, un travail de femmes et même « *le devoir* » d'une femme alors qu'elles sont unanimes à proclamer que pour leur mari ou compagnon, le travail domestique est « *un choix* ». Les femmes « *doivent faire* » ce travail domestique, « *savoir le faire* » et « *aimer le faire* ». Ces compétences en matière de travail domestique, ont été acquises auprès de la mère et sont transmises aux filles. Il

¹² Alonzo Ph., *Femmes employées. La construction sociale sexuée du salariat*, Paris, L'Harmattan, 1996.

¹³ Montlibert Ch.de, *Les agents de l'économie. Patrons, banquiers, journalistes, consultants, élus. Rivaux et complices*, Paris, Raisons d'Agir Editions, 2007.

¹⁴ Montlibert Ch.de, *Enjeux et luttes dans le champ économique, 1980-2010*, Paris, L'harmattan, 2012.

¹⁵ Il est intéressant de noter qu'Annie Dussuet n'utilise pas ou guère le mot de « classe » préférant « milieux » alors que, par ailleurs, elle définit le travail domestique en termes marxistes comme du travail gratuit qui permet « la reproduction à moindres frais de la force de travail achetée par le capital. »

faut d'abord apprendre à voir ce que « *les hommes ne voient pas, et que les femmes voient immédiatement* » et, pour cela, acquérir des dispositions d'esprit dont celles de l'organisation. Dans ces conditions on comprend que les tâches ménagères ne soient pas, toujours et toutes, considérées comme inférieures et rebutantes mais puissent trouver leur place dans la création d'un « *ordre domestique* », puissent s'offrir en spectacle aux yeux des autres comme à leurs propres yeux, et, même, soient des sources de plaisir. Tout se passe comme si, maîtrisant des savoirs faire du travail domestique, tournés, et souvent avec plaisir, vers « *le service* » des membres de leur famille, les femmes des classes populaires étaient comme naturellement orientées vers le service aux autres. Dans le foyer se fait donc, inconsciemment, un travail social de définition des compétences « *genrées* ».

En Grande Bretagne le même processus semble à l'œuvre comme en témoignent les travaux de Katherine Blunden et de Beverley Skeggs. Le travail de **Katherine Blunden**¹⁶, très inspirée par les réflexions d'Engels sur la famille¹⁷, s'efforce d'apporter une réponse historiquement probante de l'enfermement des femmes dans le foyer en insistant sur les effets de la révolution industrielle du capitalisme du XIXe siècle. Katherin Blunden offre son ouvrage à toutes celles qui « *au beau milieu d'une addition compliquée, d'une dactylographie effrénée ou d'une réunion stratégique se demandent soudain si une omelette pourrait suffire pour ce soir* ». Cette dédicace témoigne bien de son intention d'expliquer en quoi l'habitus de la femme au foyer, historiquement constitué au XIXème siècle, travaille contradictoirement, aujourd'hui encore, les exigences professionnelles des femmes salariées. Elle s'intéresse à la révolution industrielle en Angleterre qui transforme radicalement tous les champs de l'expérience humaine et conduit inexorablement au dédoublement et à la déchirure entre les femmes au travail et les femmes au foyer. Une partie de la population féminine, celle des classes moyennes et, plus tard, celle des classes populaires qualifiées, accède, sans qu'elle l'ait voulu, par l'imposition des hommes des classes supérieures et moyennes qui tirent profit du capitalisme industriel, à la non activité alors que d'autres – issues principalement des milieux populaires – exerceront, à l'extérieur, des tâches inhérentes à la vie de famille (domestiques, couturières, laveuses ...). Reste que les ouvrières chercheront par tous les moyens à se débarrasser le plus possible des tâches domestiques. Elles seront les premières clientes des produits manufacturés qui apparaissent dès la deuxième moitié du XIXe, (la chaîne de produits d'alimentation Lipton a déjà, en 1882, 245 magasins). Elles s'organisent entre elles (avec les femmes plus âgées par exemple) pour la garde des petits enfants ; elles soutiennent la création des premières crèches vers 1850, utilisent les aliments pour nourrissons dès 1867...Restait à moraliser ces ouvrières dont la vertu était toujours entachée de soupçons. Seul leur retrait du monde du travail vers le foyer assurerait vraiment cette conversion. La « *mystification de la femme au foyer peut continuer d'exercer ses attraits.* »

Katherin Blunden interroge plus encore les représentations du monde qu'ont les classes moyennes anglaises du début du XIXe siècle qui conduisent à l'inactivité des épouses. Elles seront femmes au foyer plutôt que chargées de dégager un revenu supplémentaire non seulement pour des raisons économiques mais aussi pour des raisons idéologiques. La peur de la révolution (en 1816 on a craint l'insurrection populaire et organisé une répression impitoyable) explique aussi cet enfermement : les épouses seront les gardiennes des remparts de la civilisation érigés pour se protéger de la barbarie des classes populaires. Pour le dire autrement alors que le mari se consacre à l'organisation de la production, son épouse à l'idéologie. L'auteur s'emploie à le montrer en analysant le nombreux ouvrages publiés à ce moment qui prescrivent ce que doit être l'activité d'une femme : « *construire les réseaux de relations sociales* », « *conforter l'homme dans sa*

¹⁶ Blunden K., *Le travail et la vertu. Femmes au foyer : une mystification de la Révolution industrielle*, Paris, Payot, 1982.

¹⁷ Engels Fr., *L'origine de la famille, de la propriété privée et de l'Etat*, Paris, éditions Costes, 1936.

position de supériorité » nécessaire à « *sa fière appartenance de classe* », « *maitriser la tenue des comptes* », « *assurer toutes les activités de la maternité* », « *maitriser les apparences* » (décors, vêtements...).

En étudiant une cohorte de femmes se formant au « travail social », **Beverley Skeggs** reprend la même question pour interroger la situation de 1980. Les jeunes femmes rencontrées par l'auteure ont été formées à occuper dans la société une position de classe et de sexe. « *Cette assignation identitaire exclut d'emblée qu'elles puissent devenir autre chose que des femmes hétérosexuelles orientées vers le mariage, les enfants et la prise en charge des autres* ». La respectabilité est, pour Beverley Skeggs, une notion centrale depuis au moins le XIX^e siècle. La distinction entre vulgaire et respectable continue aujourd'hui encore à opérer et passe par la classe sociale.¹⁸ L'auteure rappelle d'abord ce qu'a été l'action de « civilisation des femmes » entre 1800 et 1900 : « *si les femmes refusent d'être responsables de l'ordre social on peut les tenir responsables de son effondrement. Les femmes vertueuses protègent la nation, les femmes non vertueuses sont subversives.* » il y aura donc de multiples tentatives de réglementation du comportement moral dont la loi sur la protection infantile et maternelle, les réglementations sur l'enseignement ménager, les « écoles des mères »... il s'agit bien d'acculturer les femmes des classes populaires à « *l'idéal domestique* » qui a cours dans les classes supérieures et moyennes, de leur inculquer l'idéologie de la responsabilité et de la respectabilité. De 1900 à 1970 on assisterait, dit l'auteure, à la consolidation de ce système et à sa transformation : l'enseignement ménager se transforme progressivement en préparation aux soins et services à la personne. Cette transformation ne renonce pas à moraliser les filles de classe populaire (le maintien de l'ordre social reste la préoccupation centrale), mais y ajoute l'intervention chez les autres. Ce qui n'est pas sans efficacité à un moment où les politiques cherchent par tous les moyens à faire baisser le nombre de chômeurs (ces femmes occuperont des emplois de gardienne d'enfants, d'aide aux personnes âgées...) et à diminuer le coût des politiques sociales (d'autres exerceront, bénévolement, les mêmes emplois dans des associations diverses).

L'insistance sur les qualités attribuées aux femmes structure d'ailleurs l'enseignement des filières de formation professionnelle d'aide. Beverley Skeggs poursuit logiquement son analyse en décrivant les objectifs explicites et implicites des enseignements de « *l'aide et du soin* » et en observant les technologies pour ce faire. Le curriculum est organisé de telle sorte qu'il invalide et nie certaines dispositions personnelles et en valorise d'autres qui, considérées comme féminines, sont prescrites et légitimées (se montrer « *douce* » et « *altruiste* »...). Tout passe par « *l'intuition* » des problèmes des autres : l'évaluation des stagiaires se fera d'ailleurs sur leur capacité à exprimer cette intuition.

En somme l'analyse des représentations du travail domestique chez les femmes actives de milieu populaire, menée par Annie Dussuet ou, en Angleterre, par Katherine Blunden et par Beverley Skeggs, permet de mieux comprendre comment nombre d'activités féminisées sont le prolongement ou la substitution d'activités domestiques : les écoles maternelles prolongent le rôle domestique maternel, les hôpitaux, établissements d'accueil des personnes âgées, centres de pédiatrie pour les infirmières et aides soignantes qui revendiquent une prise en charge affective toute féminine des malades, les bureaux pour les secrétaires qui sont disponibles aux autres... Ce travail permet aussi de saisir comment des compétences acquises dans les activités domestiques peuvent être utilisées dans le domaine professionnel sans pour autant que cette ressource soit reconnue comme un avantage en étant valorisée en tant que telle. Il faut ajouter que ce transfert du foyer vers le professionnel a été institutionnalisé par l'Etat avec la création d'enseignements

¹⁸ Skeggs assume très clairement sa position sur la question des classes : l'embourgeoisement du féminisme et sa « *littérisation* » d'une part, la promotion des notions d'individualisme, d'inégalités, de mobilité sociale, toutes opposées plus ou moins ouvertement aux rapports de classe, d'autre part, expliquent, pour elle, le déclin de la notion de « *classes sociales* ».

spécifiques. Ainsi l'enseignement ménager tel qu'il existait dans les années 1970¹⁹ a été pérennisé et professionnalisé avec la mise en place de la filière « Carrières Sanitaires et Sociales » créée dans les lycées professionnels après la prolongation de la scolarité obligatoire jusqu'à 16 ans, puis, par la suite, transformé en filière « Accompagnement, soins, services à la personne » -ASSP- préparant aux emplois d'aides à domicile, d'assistante maternelle... Cette institutionnalisation n'a pu s'établir, tenant compte de la durée nécessaire à cette opération, qu'à partir de multiples débats sur la définition de « la bonne ménagère » et de « la bonne mère de famille »²⁰. Cette définition était en effet centrale dans la réussite de cette opération de transformation dans la continuité qui permettrait de passer du soin apporté à son foyer aux soins apportés aux foyers des autres et plus généralement aux soins des autres²¹.

Les travaux de **Sylvie Monchatre**²² approfondissent les mêmes problématiques. Sylvie Monchatre mène une enquête sur les métiers de l'hôtellerie et plus particulièrement sur les emplois dans les cuisines et en salle. En analysant les parcours des jeunes qui sont orientés ou qui s'orientent²³ vers l'hôtellerie-restauration, elle montre, on ne peut mieux, que la compétence jugée nécessaire pour travailler dans ce secteur « s'acquiert dans le cadre de processus sociaux d'imposition, de désignation et d'affiliation qui sont au cœur de la socialisation différentielle des sexes et des classes. » Si les parcours scolaires des futurs employés de ce secteur sont marqués par l'échec scolaire, celui-ci n'est pas vécu et n'engendre pas les mêmes réactions chez les garçons et chez les filles. Alors qu'elles ont plus investies sur l'école, sachant combien une scolarité réussie peut contribuer à leur émancipation, (les garçons s'opposent plus souvent aux apprentissages scolaires), l'échec est, pour elles, « une gifle violente », source d'humiliation et de délitement d'une image de soi positive. Alors que pour les garçons l'attrait des cuisines, du luxe de l'hôtellerie, peut contribuer à « réparer l'honneur perdu », pour les filles « l'éviction des métiers de la cuisine » et l'orientation imposée vers le service en salle sont vécues comme une assignation qui n'est pas sans leur rappeler « la bonne à tout faire ». Cette éviction des métiers plus qualifiés et plus « distingués », centrale dans cette analyse, repose sur des jugements sur les compétences et qualités de femmes. Ainsi « le corps féminin ferait chimiquement obstacle à la pratique culinaire » ; leur travail culinaire domestique resterait dans « l'ordre du profane » et, en tant que tel, « disqualifié », alors que le travail cuisinier masculin tendrait vers « le sacré » ; enfin la cuisine demanderait des qualités de force physique que les femmes ne peuvent fournir. Le résultat est significatif : « les trois quart des jeunes femmes se concentrent dans les emplois de service ; les jeunes hommes en revanche sont affectés six fois plus souvent en cuisine. » Cette différenciation genrée se double d'une différenciation de classe : les femmes d'origine étrangère sont plus souvent affectées au nettoyage et entretien des chambres et moins souvent en salle. En somme la sélection orientation se fait sur la base de

¹⁹ Fritsch Ph., Montlibert Ch.de, Le cumul des désavantages : les élèves des centres ménagers, *Revue Française de Sociologie*, 1972, XIII, 80-93.

²⁰ Montlibert Ch.de, l'éducation morale des familles. L'extension du métier de puéricultrice, *Actes de la Recherche en Sciences sociales*, 1980, 32, n°1, 65-76.

²¹ Dans les deux derniers chapitres de son ouvrage Beverley Skeggs confronte les conceptions de la féminité que partagent les femmes auprès desquelles elle a mené son enquête avec celles des universitaires féministes et constate combien les unes sont éloignées des autres. Les femmes étudiées n'adoptent pas le discours de l'individualisme car il ne leur semble pas disponible et surtout ne pas s'adresser à elles. En ce sens elles ont compris implicitement que « le discours sur le soi » des intellectuelles féministes est « un projet occidental bourgeois », une rhétorique politique permettant de différencier les groupes sur la base de l'inégalité.

²² Monchatre S., *Etes- vous qualifié pour servir ?* Paris, La dispute, 2010.

²³ Pierre Bourdieu disait à ce propos que « l'une des ruses de la raison sociale, c'est que le monde social vous envoie de gaieté de cœur là où il veut que vous alliez, vous donne envie d'aller au seul endroit où il veut que vous alliez ... » *Sociologie générale, Volume 1, Cours au Collège de France, 1981-1983*, Paris, Editions Raisons d'Agir/ Editions du Seuil, 2015.

jugements à priori sur les compétences masculines et féminines elles mêmes hiérarchisées. Cette différenciation continue d'ailleurs son œuvre dans l'accomplissement des tâches : alors que les hommes voient leurs possibilités de carrière s'élargir soit sur une promotion soit sur des déplacements vers des hôtels plus « luxueux », les serveuses sont plus enfermées dans un seul rôle, sans grande possibilités de promotion, puisque les emplois en salle de maître d'hôtel sont presque exclusivement des emplois d'hommes. De plus elles doivent continuellement se défendre contre deux représentations : « la fée du logis » d'une part et « l'hôtesse de charme » d'autre part. Pour résoudre cette contradiction les employées doivent se faire comédiennes : « *c'est donc une forme androgyne de service, combinant maîtrise virile de la situation et affairément « muliériste » pour ne pas couler qui est attendue...* ». Ainsi « *le genre devient le principal prescripteurs des comportements de travail.* »

Mais, pour bien comprendre cette différenciation sociale masculin/ féminin que tous ces auteur(e)s analysent, il faut examiner, tant la famille occupe de place dans les intérêts et représentations du monde des femmes²⁴, la situation des femmes dans la famille. Il faut dire qu'au XIXe siècle, par exemple, les manuels prescriptifs des activités féminines sont publiés en grand nombre et connaissent un grand succès – l'Eglise catholique défendant au premier chef « la famille », (élément essentiel dans ses stratégies d'influence), et corrélativement « l'épouse attrait du foyer »²⁵ - et que les analyses et les explications du retrait des femmes de la sphère publique sont rares. Durkheim à la fin du XIXe siècle fait peut-être exception lorsqu'il parle d'enfermement des femmes dans le foyer conjugal allant d'ailleurs jusqu'à expliquer leur plus grande émotivité par le fait qu'elles se mêlent moins à la vie sociale. « *Comme elle vit plus que l'homme en dehors de la vie commune, la vie commune la pénètre moins : la société lui est moins nécessaire parce qu'elle est moins imprégnée de sociabilité* »²⁶. Il cherche les raisons de cela dans l'histoire sociale : ainsi, rendant compte d'un ouvrage, il écrit²⁷ : « *A partir du moment où le droit romain fit sentir son influence, la notion romaine du pouvoir marital se substitua à la conception germanique de la mainbournié : le mari devint « seigneur et maître » des biens de la communauté ; il put en disposer « à son plaisir et volonté » ; la femme, au contraire, fut frappée d'une infériorité et d'une incapacité radicales* ». Il complète son analyse des effets de la domination économique par une analyse des effets de la domination sexuelle en insistant sur le fait que les femmes sont plus que les hommes enfermées dans la vie sexuelle conjugale. « *Une autre question non moins intéressante est celle de savoir comment se fit la séparation radicale entre l'amour libre et l'amour à l'état du mariage. A l'origine du moyen âge l'un et l'autre ne sont que faiblement différenciés ; la facilité des mœurs était grande et toute sorte d'excès tolérés. Ce qui semble bien avoir rendu la conscience publique plus sévère sur ce point, c'est l'avènement de la bourgeoisie à la vie politique. Ce qui est certain, c'est que pour protéger leurs femmes et leurs filles, les bourgeois sentirent le besoin de canaliser la débauche* », en les enfermant, sans pour autant oublier, pour eux-mêmes, de créer des « maisons de tolérance ».

En somme l'avènement de la Bourgeoisie comme force sociale entraîne non seulement une violence sociale dans le travail (qui assigne à chacun une place qu'il n'a pas choisie et qui le prive de droits) mais aussi une violence sociale contre les femmes. Les anthropologues et sociologues

²⁴ J'ai montré, en analysant les titres des mémoires de master des étudiantes et étudiants de sciences sociales, à Strasbourg, en 2000, combien les unes privilégient la famille (sous toutes ses formes) et les relations humaines alors que les autres privilégient la politique et le travail. Montlibert Ch.de, l'emprise de la féminisation sur le savoir sociologique, *Regards sociologiques*, 2001, n°22, pp.41-48.

²⁵ Titre d'un ouvrage publié par l'abbé Charles Grimaud et couronné par l'Académie française qui a connu de nombreuses rééditions.

²⁶ Durkheim E., *Le suicide*, P. 231

²⁷ Formes de l'Etat. La démocratie in. Durkheim E., *Leçons de sociologie*. Paris, PUF 1990, GII Quadrige. PIII

marxistes ou partisans d'une interprétation matérialiste (Christine Delphy en France²⁸ par exemple ou celles de l'école anglo-saxonne, dont Joan Scott²⁹, ont bien montré que le genre est une notion relationnelle qui « est une façon première de signifier le pouvoir » ; d'autres plus récemment ont précisé cette explication historique - par exemple Sylvia Federici, dans un livre très discuté quant à la validité des preuves, « *Caliban et la sorcière*³⁰ ») - ont développé la thèse selon laquelle l'accumulation primitive du capital a entraîné une dévalorisation de la situation féminine et un confinement des femmes dans l'univers de la reproduction physique (enfantement et prime éducation) et symbolique (travail éducatif de soumission de la force de travail à l'ordre symbolique³¹). Mais ce confinement n'a pu s'établir qu'autant qu'il était légitimé, au point de devenir légitime, ce à quoi s'est employée l'Église catholique. Jack Goody, dans son livre sur « *L'évolution de la famille et du mariage en Europe* »³², s'est intéressé au travail symbolique réalisé par l'Église chrétienne et montre que celle-ci pour asseoir son pouvoir et pour augmenter ses chances de recevoir des dons (argent, propriétés surtout) des défunts - transforme l'organisation de la parenté et organise la famille en conséquence. La chasse aux « sorcières », supposées connaître les moyens contraceptifs³³, a contribué, en les envoyant au bûcher, à hâter la soumission féminine. Restait au plus grand nombre les emplois les plus déconsidérées : domestiques, ouvrières agricoles, fileuses, tricoteuses, laveuses alors que le mariage et le travail de ménage devenaient la véritable vocation de la femme. Tout ramenait à la maison³⁴ et écartait de la place publique³⁵. D'autant plus que les femmes, au XVIe siècle, en France, concomitamment au renforcement du pouvoir d'État, perdirent le droit de contracter et de se présenter devant le tribunal. L'organisation symbolique accompagnait ce confinement forcé³⁶. Cette grande transformation divisait le prolétariat naissant et donnait aux hommes des compensations à la soumission que les nouvelles structures sociales du capitalisme naissant exigeaient d'eux en leur permettant d'exercer le pouvoir sur leur épouse. Apparut alors un nouveau modèle de la femme : épouse idéale, passive, économe, travailleuse et chaste. Ce modèle laisserait des traces

²⁸ Delphy Christine, « L'ennemi principal », *Partisans*, numéro spécial « libération des femmes année 0 », novembre 1970.

²⁹ Scott Joan, « Genre : une catégorie utile d'analyse historique », *Les Cahiers du Griffon*, 1988, 37-38.

³⁰ Federici S., *Caliban et la sorcière. Femmes, corps et accumulation primitive*, Marseille, Genève, Paris, Senonevero, Entremonde, 2014, traduit de l'anglais par le collectif Senonevero, traduction revue et complétée par Julien Guazzini.

³¹ L'accumulation et la reproduction du capital nécessite de ne pas rémunérer la reproduction physique et symbolique de la force de travail et de confiner les femmes dans ces tâches. Le capital ne rémunère donc qu'une moitié de la reproduction (moins d'ailleurs puisque l'État assure une autre partie de ce travail de reproduction et d'entretien de la force de travail).

³² Goody J., *L'évolution de la famille et du mariage en Europe*. Paris, Armand Colin, 1985, Préface de Georges Duby.

³³ Riddle J.M., *Eve's herbs. A history of contraception and abortion in the West*, Cambridge, Cambridge University Press, 1997.

³⁴ Les artisans inquiets du développement des fabriques chassèrent les femmes des ateliers parce que moins payées elles les concurrençaient

³⁵ Dans ces conditions la prostitution, comme l'a montré Emmanuel Le Roy Ladurie, s'accrut jusqu'au moment où elle fut criminalisée : les femmes n'avaient plus à occuper la rue. Le Roy Ladurie E., *Les paysans du Languedoc*, Paris, Flammarion, 1969.

³⁶ La « grande noblesse » allait résister plus longtemps comme le montre, au début du XVIIe, la révolte de la Fronde conduite par une princesse « la grande Mademoiselle ». Au milieu du XVIIIe encore les femmes de la grande noblesse n'élevaient pas elles-mêmes leurs enfants. Mais l'église catholique, et le pouvoir étatique s'employèrent à réduire les résistances. Ariès Ph., *L'enfant et la vie familiale sous l'ancien régime*, Paris, Editions du Seuil, 1973.

dans la psyché féminine signe d'une domination masculine bien intériorisée comme Pierre Bourdieu l'a démontré³⁷.

Toutes ces études montrent bien qu'il s'agit là d'une construction sociale liée à une structure économique-sociale. Durkheim ne s'y trompait pas lorsqu'il trouvait les prises de position des «défenseurs des femmes» de son époque très insuffisantes. N'écrivait-il pas à propos de l'ouvrage de Ch. Letourneau *«La condition de la femme dans les diverses races et civilisations»* «que les considérations transformistes de l'auteur sont simplistes et trop expéditives» alors que, lui, insistait sur le fait que «la condition de la femme est fonction de l'institution matrimoniale, que celle-ci est solidaire de l'organisation domestique, que l'organisation domestique, à son tour, est étroitement liée à tout ce qu'il y a d'essentiel dans la structure des sociétés, dans leur constitution religieuse, morale, etc.» Sa perspective ne faisait en rien de la famille et de la situation des femmes un fait de nature. D'ailleurs, dans une autre recension d'un ouvrage de J. Loubet sur «le problème des sexes», Durkheim reprenait à nouveau un thème qu'il avait développé par ailleurs : la vie sociale avec ses interdépendances, ses conflits, ses dynamiques, en se représentant elle-même, produit une individualisation et une intellectualisation qui renforce et complexifie la dynamique de personnalisation. Aussi affirmait-il que «l'égalité des sexes ne peut devenir plus grande que si la femme se mêle davantage à la vie extérieure». Judith Butler³⁸ ne disait pas autre chose lorsqu'elle faisait remarquer que les normes de genre, qui produisent des identités genrées dans les esprits et les corps sont des fictions sociales historicisées. Donc, comme l'écrivait Pierre Bourdieu, ce que l'histoire a fait, en naturalisant et éternalisant les effets d'une situation particulière, l'histoire peut le défaire.

L'emploi, en effet, modifie bien les conceptions d'un travail structuré par des considérations de genre. L'étude de **Christelle Avril**³⁹ part du constat d'une croissance spectaculaire du secteur des emplois à domicile: ainsi peut-on évaluer les emplois (déclarés) de femmes de ménage à près de 300 000, ceux d'assistantes maternelles à environ 300 000, ceux d'aides à domicile à plus ou moins 500 000. Ce serait donc 1 100 000 femmes qui travailleraient pour les autres. Ces emplois remplaceraient des emplois d'ouvrières disparus. Mais pour autant ils sont faiblement professionnalisés. Les transformations politico économiques guidées par l'idéologie néolibérale dominante (« un consommateur rationnel sur un marché concurrentiel») ont contribué à une régression de la professionnalisation : alors qu'auparavant des associations prestataires habilitées et des centres communaux d'action sociale organisaient le travail, aujourd'hui les personnes âgées sont libres de leur choix. L'action des «associations familialistes», ayant une vision conservatrice de la famille voulant que l'aide ne puisse relever que du service domestique et familial, n'a pas, non plus, été pour rien dans l'opposition à l'émergence d'un statut professionnel de l'aide à domicile. Cette activité est, dans ces conditions, d'autant plus mal, rémunérée qu'elle est sous encadrée (le domicile des personnes âgées n'est pas défini comme lieu de travail donc se trouve de fait non réglementé) et qu'elle est perçue comme un travail spécifiquement féminin valant comme salaire d'appoint justifiant un temps partiel. Ces femmes gagnent donc mal leur vie (moins de 745 euros en moyenne) en déployant de grands efforts physiques. C'est dire que ce n'est pas ici une compétence féminine qui opère mais bien une politique.

Reste que ces emplois sont assurés par trois sous groupes très différents dans leurs trajectoires et dans leurs représentations du travail. Le premier, constitué de femmes issues des fractions les moins assurées socialement, issues de l'immigration, dotées de ressources culturelles et professionnelles, ont plutôt tendance à apprécier ce travail qui leur offre une possibilité de

³⁷ Bourdieu P., *La domination masculine*,

³⁸ Butler J., *Le pouvoir des mots ; politique du performatif*, Paris, Editions Amsterdam, 2004, traduction de l'anglais par Nordmann C.

³⁹ Avril Ch., *Les aides à domicile : un autre monde populaire*, Paris, La dispute, 2014, Postface d'Olivier Schwartz.

valorisation (tâches, contrat, employeur...). Peu ménagères, elles sont plus facilement tournées vers le contact avec l'autre. Elles développent un modèle de féminité qui plait aux employeurs qui valorisent ces comportements. Le second sous groupe est composé de femmes qui ont connu des difficultés d'emploi antérieures et se jugent souvent « déclassées » dans l'emploi d'aide à domicile. Elles rechignent à créer des liens avec les personnes qui les emploient et préfèrent se centrer sur les activités ménagères. Issues de familles stables des classes populaires elles ont tendance à refuser une « professionnalisation » de l'aide à domicile et se montrent souvent hostiles envers leurs collègues immigrées, poussées qu'elles sont par une sorte de xénophobie quand ce n'est de racisme. Le troisième sous groupe est composée de femmes « vulnérables » qui ont occupé des emplois manuels d'exécution (femmes de ménage, manutentionnaires, manœuvres en usine) pour qui devenir aide à domicile est une promotion. On voit bien que l'activité « féminine » ne compose pas un bloc univoque mais est conçue différemment en fonction des trajectoires et des représentations de ces femmes. Mieux l'emploi implique vite des luttes diverses.

Sylvie Monchatre notait, à la fin de son étude, que « *le remue-ménage est essentiellement venu des étages, où une désormais célèbre grève d'une année a permis aux femmes de chambre de sortir de l'ombre.* » Christelle Avril insiste plus encore sur les luttes que ces femmes sont amenées à mener comme l'avaient fait Fanny Gallot pour les ouvrières et Marlène Benquet pour les caissières de supermarchés. La lutte, on le sait est toujours une occasion et un support pour de redéfinitions d'une identité assignée et plus ou moins inconsciemment refusé ou mal supportée.

Cette lutte commence dans la vie quotidienne avant même d'être collectivisée. **Marlène Benquet**⁴⁰ après avoir souligné que « *le maintien d'un partage inégalitaire du travail domestique, y compris au sein des couples où les deux conjoints sont salariés, crée une surexposition des femmes salariées à la précarité organisationnelle* » ajoute que la précarité économique combinée à la précarité organisationnelle dessinent « *des existences... où le temps pour soi est presque totalement absent.* » Chez ces femmes caissières émerge un discours d'injustice sur lequel se construit une mobilisation collective mais aussi des formes de résistance individuelles qui ne sont pas pour rien dans l'estime de soi. Cela commence par garder le contrôle du processus de travail contre celles qui les font travailler, cela passe par l'attention portée à l'apparence (dont Christelle Avril suppose qu'elle trouve son origine dans la présence prolongée sur une scène publique au contact d'autres groupes sociaux), cela se continue dans une capacité à brouiller avec humour les relations hiérarchiques et finalement, pour beaucoup, dans une fierté de leur travail qui autorise « *à marquer leur distance par rapport aux conceptions usuelles du genre féminin dans les milieux populaires.* » **Fanny Gallot**⁴¹ analysant des entretiens menés avec des ouvrières, (aux usines de la marque de lingerie Chantelle et aux usines de la marque d'appareils électroménagers Moulinex, principalement), remarque que, dans un contexte matériel et discursif de grève, les identités de genre et de classe se trouvent reconfigurées. Les conditions de travail, dans ces usines sont particulièrement pénibles, les contraintes de temps pèsent sur l'activité mentale nécessaire pour maîtriser le travail sur des machines automatiques. Mais les réactions et surtout les revendications des ouvrières conduisent progressivement à ce que les explications et justifications liées à une nature féminine ou masculine perdent de leur valeur explicative. De même dans les décades 1980-1990, le « harcèlement sexuel » remplaçant l'ancien « droit de cuissage » contre lequel les ouvrières se sont plus d'une fois révoltées, (en 1905 par exemple chez les ouvrières de la porcelaine de Limoges),

⁴⁰ Benquet M., *Les damnées de la caisse, grève dans un hypermarché*, Broissieux, Bellecombe-en-Bauges, Editions du Croquant, 2011.

⁴¹ Gallot F., *En découdre ; comment les ouvrières ont révolutionné le travail et la société*, Paris, La Découverte, 2015.

va prendre beaucoup de place dans la vie des ateliers. Dans ces conditions l'organisation de grèves de femmes ouvrières se révèle très différente des grèves « masculines » : le genre revendiqué et non plus assigné devient un facteur d'innovation dans le répertoire des mobilisations : s'organiser pour gérer la grève et en même temps gérer maris, compagnons et enfants mais aussi rendre coup pour coup aux dirigeants, introduire une note d'humour dans les rapports de force, inventer des chansons mais surtout revendiquer l'égalité et la fierté. Durkheim avait raison l'égalité progresse bien avec l'implication dans les conflits de la vie sociale.